

MARIE COMPAGNON

# L'ASTRE DE LA HAVANE

UNE PASSION SANS LIMITES. UNE DESTINÉE HORS DU COMMUN.



Prix du Jury  
et Lauréat - Émotions

Prix des   
ÉTOILES  
— Librinova —

Marie Compagnon

L'Astre de La Havane

© Marie Compagnon, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-1680-4

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À ma Maman, ma première lectrice,  
qui m'a transmis sa passion des arts...*

*" La vie d'une ballerine peut être glorieuse.  
Mais cela ne devient pas plus facile. "*

Alicia Alonso

*" Lorsque je danse, je ne cherche à surpasser  
personne d'autre que moi. "*

Mikhail Baryshnikov

*" Un danseur danse parce que son sang  
danse dans ses veines. "*

Anna Pavlova

# 1

## GISELLE

*Octobre 1974*

Quand elle pénétrait dans une chambre, tout au long des années, Giselle avait su conserver le même rituel : elle se dirigeait toujours vers la fenêtre principale, écartait rideaux ou voilages, pour ressentir – car c’était là le bon mot – le paysage. Parfois, ce dernier se révélait cruellement ordinaire. Mais il arrivait aussi qu’il se montre sensationnel. Comme ce jour-là...

Elle ouvrit la fenêtre en grand et inspira profondément, sereinement. Ce parfum lui était si familier... Il s’agissait de celui que certains percevaient quand ils se trouvaient chez eux. Un effluve de souvenirs porté par l’odeur des végétaux et du soleil. Car le soleil avait une odeur, Giselle en avait toujours été persuadée. Un pincement au cœur lui rappela que ces dernières années, elle s’était crue perdue, sans foyer. À voyager à travers le monde, elle n’avait plus l’impression d’être rattachée à une terre, pas même à un quelconque caillou. À voyager à travers le monde, elle n’était plus de nulle part.

Elle ferma les yeux, profitant encore des rayons du soleil sur ses bras nus. Les paupières closes, elle fut tirée de ses songes par un enfant qui sanglotait. Elle se pencha un peu en avant, les mains sur le rebord de la fenêtre, pour mieux entendre. Mais craignant d’être surprise en pleine tentative d’espionnage, elle eut un bref mouvement de recul. Au pied de la façade, elle imaginait un homme rudoyer un petit garçon face à lui. Et son fils s’essuyer les yeux du revers du bras, grossièrement, comme le font les plus jeunes. Cela devait faire figure d’exception pour le père de famille, se caressant la mâchoire, ennuyé, avant de s’agenouiller et de prononcer d’autres paroles, qui semblaient plus

réconfortantes. Ensuite, le père devait certainement prendre son enfant contre lui, l'enlacer : la crise était passée.

Elle se redressa et leva une dernière fois son visage vers le soleil baignant dans un ciel d'un bleu franc : elle ne devait pas se mettre en retard.

Elle se débarrassa de ses escarpins, en les abandonnant simplement sur l'épaisse moquette. Ses valises l'attendaient déjà dans sa chambre, montées depuis le hall par un des employés de l'hôtel. Même si elle était menue, Giselle n'eut aucun mal à soulever la plus imposante des deux, pour la déposer sur le couvre-lit. La force de l'habitude, sans doute. Chacun de ses pouces sur un bouton qu'elle enclencha, la valise s'ouvrit, dans un cliquetis familier.

Dans ce grand bagage, elle avait emporté ses plus belles toilettes, celles qui lui semblaient les plus appropriées. Ses mains parcoururent les différentes étoffes, les satins de soie et l'organza. Elle sortit une à une chacune de ses robes, pour les glisser sur des cintres, refusant qu'elles apparaissent froissées. Elle avait beau savoir qu'un service de pressing était proposé, elle n'autorisait qu'une seule personne à toucher ses vêtements.

Quand elle eut déplié ses robes, il ne restait qu'une tenue au fond de la valise, la plus importante. Elle prit encore plus de soin avec elle, la saisissant avec une infinie délicatesse, comme si elle craignait qu'elle ne se brise si elle heurtait un coin de meuble ou tombait au sol. Celle-ci, elle l'accrocha à l'envers, pour qu'elle garde son volume, comme elle le faisait toujours. La trame particulière du tissu lui semblait si habituelle sous la pulpe de ses doigts, qu'elle se sentit rassérénée. Ce n'était pas que rien de mal ne pouvait lui arriver quand elle la portait, mais plutôt que l'étoffe lui donnait assez de force pour s'en moquer.

Elle se dirigea vers la pièce d'eau, défaisant sa ceinture puis les boutons de sa robe, qu'elle abandonna à même le sol laineux : elle ne pouvait affronter les prochaines heures sans un bon bain chaud.

Ce soir, elle aurait encore le sentiment d'être exhibée, comme un trophée. La proposition était cependant si belle, si incroyable, qu'elle n'avait pas pu la décliner quand on lui avait présentée. En échange, elle avait seulement demandé à loger dans la plus lumineuse des chambres du plus impressionnant des hôtels. Pour elle, cela allait de soi. Pour elle, c'était un retour aux sources...

## 2

### CELESTINA

*Mai 1950*

Le souffle court, elle se faisait toute petite, accroupie derrière une voiture à la carrosserie bleue. Elle serrait ses poings, le cœur battant à tout rompre. Elle craignait qu'il puisse la découvrir, guidé par son sang qui affluait bruyamment jusqu'à ses tempes, dans un rythme puissant et saccadé.

Elle aurait dû essayer de fuir, ou de se cacher autre part, là où il ne pourrait pas la retrouver. Se dissimuler, c'était une pratique devenue familière ces dernières années. Au point que Celestina excellait.

Si seulement elle pouvait atteindre l'autre rangée de voitures, de l'autre côté de la voie. Si seulement elle pouvait s'éloigner encore un peu...

Elle rassembla tout son courage, ne quittant pas des yeux l'endroit vers lequel elle comptait s'élancer. D'ici quelques secondes, une Cadillac passerait à côté d'elle. Elle courrait à côté, s'en servirait comme d'un paravent, jusqu'à pouvoir investir sa nouvelle cachette. Ce serait le moment où jamais. L'occasion était trop belle, elle ne se représenterait pas.

Cinq... Quatre... Elle inspira profondément, retint l'air dans ses poumons. Trois... Elle se redressa un peu, prête à bondir. Deux... Un...

— Ah ! Je t'ai eue !

Celestina sursauta en même temps qu'elle se relevait. Elle n'avait pas eu le temps de déguerpir avant qu'il ne mette la main sur elle. Une petite main pas plus grande que la sienne, celle d'un enfant.

Elle était tellement déçue... Elle n'avait tenu que dix minutes. Et tandis

qu'elle exprimait sa contrariété, Adriano souriait, fier de lui.

— Je suis sûre que tu as triché ! s'emporta-t-elle.

— Pas du tout, je te le jure. C'est seulement que je suis de plus en plus doué. Et j'arrive à deviner tout ce qui se passe ici, lui dit-il en tapotant la tempe de son amie.

Face à Adriano, Celestina ne parvenait jamais à conserver très longtemps un air renfrogné. Ce n'était pas pour rien qu'ils étaient meilleurs amis, depuis l'emménagement du jeune garçon dans l'appartement à côté du sien.

— Allez, viens. On ferait bien de retourner où ton père nous a laissés, sinon il risque de ne pas être content.

Il lui saisit la main et ils rejoignirent, en marchant, l'entrée de service. Ils prirent soin de le faire en passant le plus possible par la pelouse, ce qu'appréciait Celestina. Ce n'était pas tant qu'elle préférait le gazon au bitume. Cependant, en passant par le jardin, l'espace de quelques minutes, elle avait l'impression de faire partie de ce monde qui l'entourait. Un monde de luxe, de fêtes, de plaisirs. Un monde de vacances perpétuelles.

Et jouer les clientes lui permettait aussi de profiter des plus belles vues de l'Hotel Nacional. Celestina trouvait que c'était l'édifice le plus réussi de tout le quartier du Vedado et, peut-être, de toute La Havane. Et rien que pour cela, elle en était reconnaissante aux Américains qui l'avaient construit. D'inspiration coloniale et Art déco, son architecture bénéficiait également d'éléments monastiques. Imposant et majestueux, le bâtiment blanc dominait la promenade du front de mer et la baie. Des étages les plus élevés, on pouvait même apercevoir la vieille Havane. Celestina le savait car elle avait bravé une fois l'interdit, pour se retrouver tout en haut, sur le toit, entre ce qu'elle appelait « les clochers »...

Venir à l'hôtel, c'était jour de fête. Elle n'avait pas le droit d'y accompagner tout le temps son père, car Joaquin ne voulait pas s'attirer d'ennuis. Mais parfois, lorsqu'il partait chercher sa paie, elle pouvait aller avec lui. Et dans ce cas, Adriano faisait partie de la petite expédition, pour la plus grande joie des enfants. Quand il n'y avait pas trop de clients, Celestina et Adriano étaient même autorisés à pénétrer dans le bâtiment. Ils admiraient le hall, parcouraient les salles de restaurant ou les bars, rêvaient dans le cloître à colonnades. Les chambres et les suites leur étaient interdites, comme les couloirs et les piscines. Mais pas les jardins exotiques aux palmiers indolents...

Le Nacional avait à peine plus de vingt ans, et il ne les faisait pas du tout. Pour Celestina, c'était toujours le plus bel endroit qui lui avait été donné de voir. Sans doute parce qu'elle l'observait avec ses yeux d'enfants. Pas comme Joaquin. Pas comme ceux qui y travaillaient, et qui ne pouvaient que constater le fossé existant entre leur mode de vie et celui de la clientèle... Pour eux, ce n'était pas la beauté du lieu qui leur sautait aux yeux. Seulement l'injustice.

Joaquin avait trouvé son premier emploi ici, et n'avait jamais songé à le quitter. Entre le salaire et les pourboires, et le superbe cadre dans lequel il évoluait, il avait de la chance, et il en était conscient. Excepté en ce début du mois d'octobre 1933, quand son bel hôtel avait été le théâtre de la « révolte des sergents »... Joaquin n'aimait pas y repenser. Aussi, il occultait le combat et les scènes qui s'y étaient joués, tout comme les assassinats de certains hauts gradés de l'armée... Maintenant, c'était du passé : Carlos Prío Socarrás était au pouvoir, conférant au pays un relatif sentiment de paix. Et c'était ce qui importait. Car Joaquin Casarei avait assez vécu pour savoir que si les rangs les plus élevés de la société bénéficiaient des réformes menées par des présidents successifs, le peuple ne faisait jamais que les subir.

Pour les enfants, évoluer à l'Hotel Nacional était une bénédiction, un poste à responsabilités. Alors le soir, quand Joaquin rentrait à la maison après sa journée de travail, Celestina et ses deux frères étaient avides d'entendre les anecdotes de leur père. Ils n'en avaient jamais assez. Parfois, Joaquin en rajoutait un peu, juste pour voir davantage briller leurs yeux. Mais son poste de barman l'avait quand même amené à côtoyer les étoiles hollywoodiennes, telles que Buster Keaton ou Errol Flynn. Et bien plus tard, tandis que Joaquin Casarei serait en retraite, il demeurerait connu dans tout le quartier comme l'homme qui avait servi un Bloody Mary à Papá Hemingway, et un Gin Sling à Ava Gardner. Il se murmurerait alors que la femme fatale lui aurait même glissé un « Merci, chéri » en apprenant qu'il avait utilisé le gin Beefeater, son préféré, pour lui préparer son cocktail...

\*\*\*

— Tu crois que ton père nous emmènera regarder les étoiles ce soir ?

Ils étaient parvenus à l'entrée de service et Adriano devisageait Celestina en lui posant la question, anxieux, la tirant de ses songes.